

tie pour se concerter avec les ministres sur cette mesure, que M. le maréchal Bugeaud se rend à Paris. Nous croyons pouvoir ajouter, d'après d'autres informations, que M. le duc d'Aumale, devant passer l'hiver à Paris avec sa jeune épouse, ne repartira pour l'Algérie qu'au printemps prochain, époque à laquelle le projet du Ministère, s'il est adopté, serait mis à exécution."

ALGÉRIE.

Le *Moniteur algérien* du 10 donne les détails suivant sur la situation et les projets d'Abd-el-Kader :

" Abd-el-Kader est toujours campé dans le même endroit (El-Aoudj, rive gauche de la Moulouia, à 25 lieues à l'ouest de notre frontière dans le Maroc), avec tout son monde. Sa deira se compose d'environ 300 tentes de Hachem, Djafra, Béni-Amer, etc. ; 7 à 800 tentes de ces mêmes tribus sont dispersées chez les Beni-Senassen, les Messida, etc. Le camp se compose de 300 cavaliers dont les chevaux sont en bon état, et d'environ 350 fantassins mal armés. Avant d'occuper la situation où il se trouve, l'emir était à l'Oued-el-Kesseb, près Aïom Sidi-Mellouk. Il y a environ 24 jours qu'il est venu à El-Aoudj. Son mouvement vers ce point le rapprochait des montagnes ; il l'aurait fait à l'époque où il a entendu parler des premières négociations qui ont précédé la conclusion de la paix.

" Dans la deira et dans le camp, tout le monde a été atteint de la fièvre. La mortalité a été grande, l'emir a été gravement malade. Les troupeaux de la deira sont réduits à rien, la misère commence s'y faire sentir, le prix des céréales augmente, les jaumônes diminuent, suffisent à peine à nourrir les pauvres et les soldats ; les gens riches, ex-kalifas, ex-gas, etc, ont seuls de quoi acheter des vivres ; l'emir est absolument sans argent, la troupe ne reçoit aucune solde, elle est dans un grand dénûment sous le rapport de l'habillement. Abd-el-Kader a donné connaissance à tous ceux qui ont suivi sa fortune de la lettre que lui a écrite Muley-Abderrahman. Dans cette lettre l'empereur lui dit, qu'il a été un sujet de trouble dans ses Etats, qu'il faut licencier les troupes qui lui restent, qu'il disperse sa deira chez les Haaf, et qu'il vienne à Fez avec sa maison et les chefs qui l'ont suivi. Là on lui donnera des lettres et tout ce qui sera nécessaire à ses bestiaux ; mais il devra vivre dans la retraite et se contenter de son rôle de marabout ; enfin, que, s'il ne veut pas exécuter cet ordre, il faut qu'il quitte immédiatement le territoire de l'empire.

" L'emir a répondu que son plus ardent désir était de se rendre auprès de son souverain seigneur ; qu'il n'avait rien tant à cœur que d'exécuter ses ordres ; mais que la maladie ayant frappé tous les Musulmans qui étaient venus avec lui, fuyant les chrétiens, cherchant un refuge dans le Maroc, il lui était impossible de les abandonner dans l'état déplorable où ils se trouvaient ; que toutefois à la fin du *Ramazan* (11 octobre), il se mettrait en route et que toutes les volontés de l'empereur seraient accomplies.

" Cependant après la lecture de la lettre de Muley-Abderrahman, on a tenu de nombreux *miad* (conseils) dans la deira, pour savoir ce qu'il y avait à faire. D'un avis unanime on a d'abord décidé que l'on n'irait pas dans l'Ouest. L'emir et les chefs ne veulent pas, dit-on, se mettre à la merci de l'empereur, qui par crainte des chrétiens pourrait un jour ou l'autre les faire arrêter, et le peuple de la deira ne veut point se trouver incorporé dans la tribu des Haaf, dont l'administration toute marocaine a fort peu d'attrait pour les gens d'Est. Parfaitement d'accord sur ce que l'on ne ferait pas, l'on n'a pu s'entendre sur ce qu'il y avait à faire.

" Mustapha ben-Tani a donné l'avis de se réfugier dans le désert ; mais le souvenir des souffrances et des privations qu'y a endurées jadis toute la population dont la deira est le reste, et en second lieu le manque presque absolu de bêtes de somme, ont fait repousser cet avis par le plus grand nombre ; on assure cependant que c'est celui auquel l'emir s'est arrêté. Quelques-uns pensent qu'il ne pourra réaliser ce projet et que ses gens le quitteront. Voici comment il veut procéder à l'exécution : réunir toutes les tentes des tribus de l'Est qui se sont réfugiées au Maroc sur la frontière, donner l'ordre de partir pour aller au désert, faire piller par ceux qui voudront le suivre ceux qui refuseront de marcher, et se mettre en route après avoir concentré la fortune publique sur un moindre nombre d'individus, ce qui mettra ceux-ci en mesure d'acheter des bêtes de somme et des provisions.

" L'emir ayant déjà procédé plusieurs fois de la sorte, les intéressés craignent beaucoup qu'il n'en vienne à cette extrémité, et déjà bon nombre de tentes appartenant à la catégorie des émigrés dispersés dans les tribus, sont rentrées chez nous et se sont dirigées vers leur pays."

TURQUIE.

"—L'École impériale de médecine de Galata Séraï à Constantinople, fondée, il y a six années, par le sultan Mahmoud, et entretenue par son fils le Sultan actuel, compte 376 élèves, dont 300 sont musulmans. Le reste est chrétien. Neuf élèves ont terminé cette année leurs cours de médecine et de chirurgie. Les améliorations faites par le moyen de cette école dans les hôpitaux militaires de Constantinople ont réduit le chiffre des morts à la dixième partie de ce qu'il était, il y a deux ans. Le nombre des consultations gratuites s'est monté à 17,410, et celui des enfants vaccinés à 1,274 pendant le cours de l'année actuelle : 1260 de l'Égérie. Le chiffre des consultations et des pansements n'est pas moindre que celui de l'établissement des Filles de la Charité, qui, l'année dernière, ont donné leurs soins et des secours à plus de 20,000 pauvres de toute race et de toute religion, et cette année, ce nombre a déjà doublé."

AMÉRIQUE.

Nouvelles intéressantes.—Par la voie de la Nouvelle-Orléans, nous avons

reçu les journaux de Mexico jusqu'au 2 de ce mois.

La nouvelle la plus importante est le refus de la chambre des députés de voter l'emprunt demandé par le gouvernement mexicain, pour financer la campagne du Texas.

Le gouvernement avait présenté aux chambres un projet de loi tendant à l'autoriser à faire un emprunt national ou étranger de dix millions de piastres, pour, avec les quatre millions déjà votés, subvenir aux frais de la guerre contre le Texas. La première commission nommée par la chambre des députés pour examiner ce projet, dont la somme consentie est de dix millions de piastres. Cette proposition fut bientôt retirée par cette commission, et ayant été soumis à une autre, le projet d'emprunt fut définitivement réjété à trois millions de piastres. C'est ainsi qu'il a été présenté le 15 octobre à la chambre des députés. Après une discussion fort animée qui a duré deux jours, la proposition du gouvernement et de la commission a été rejetée, à la majorité de 44 voix contre 17.

Par suite, il y a eu une crise ministérielle dont un journal rend compte comme il suit :

" Le bruit se répand et s'accrédite que la crise ministérielle touche à son terme, et que le gouvernement de la république va tenter enfin dans les conditions du système représentatif. Comme nos lecteurs le savent, les chambres et le ministère sont, depuis long-temps, en complète mésintelligence ; cette funeste dissidence entrave toutes les opérations, et menace d'aboutir à de terribles résultats. Déjà, cependant, M. Trigueros, sentant le danger d'une pareille situation, s'est retiré ; on parle, plus que jamais, de la retraite des autres ministres. Leurs remplaçans, pris dans le sein des deux chambres, seraient, dit-on, MM. Cuevas et Manuel Pansa y Pena, tous deux sénateurs : le premier prendrait le portefeuille des relations et celui de la justice. M. Jean Torreal, député, arriverait aux finances et M. le général Garcia Conde à la guerre. Cette heureuse combinaison mériterait les suffrages de tous les hommes de bien qui s'intéressent à la prospérité de la république."

Don Ignatio Trigueros a résigné le poste de ministre des finances ; Francisco Lombardo lui succède par intérim.

On croit qu'une révolution est imminente au Mexique.

ADOLPHE.

CHAPITRE IV.

PREMIÈRES ANNÉES D'ADOLPHE.

ADOLPHE V*** passa la nuit sans sommeil ; sa situation était pour lui toute neuve, et il se rendait difficilement compte à lui-même des sentimens qui se succédaient dans son âme. Des éclairs d'une lumière inconnue vinrent briller à son esprit ; puis succédèrent de profondes ténèbres. Des pensées généreuses, de bons mouvemens, de touchantes émotions firent place à de sombres imaginations, de noirs projets, des résolutions impies. " Je suis donc faible comme un enfant, se disait-il à lui-même ; il n'a fallu que quelques paroles d'un jeune prêtre pour me vaincre. Où est cette force d'âme, où est cette énergie, les seuls biens que les hommes n'avaient pu m'enlever ? De quel droit m'a-t-il scellé la porte du tombeau ? Vais-je maintenant ramper à ses pieds comme un esclave, et me donner en spectacle, en flattant sa vanité de ma défaite ?..."

Ainsi rugissait dans le cœur d'Adolphe le démon de l'orgueil et du suicide. Il se leva avec ces pensées.

Le jeune missionnaire n'avait guère goûté de repos. Son âme s'était répandue toute entière en actions de grâces, en ferventes invocations. " O mon Dieu, disait-il, sauvez votre créature. Elle est submergée par les tempêtes, dites une parole et les flots se calmeront. Vous le savez, Seigneur, il n'y a point en moi d'autre désir que de vous aimer et de vous faire aimer ; vous savez avec quelle ardeur je brûle de faire connaître et bénir votre saint nom par cette multitude d'idolâtres, qui ignorent votre loi ; mais arrêtez ici ma course ; prenez ma vie, ô mon Dieu, pour le salut de cette pauvre âme. Il vous connaît moins encore que ces sauvages vers lesquels vous m'envoyez. Faites-vous connaître, ô mon Dieu, et vous serez aimé..."

Le missionnaire était déjà sur le pont quand Adolphe y monta. Sa physionomie, pleine de candeur, modifia un peu les pensées qui agitaient le jeune homme. " Monsieur, lui dit-il en s'avançant vers lui et en parlant avec vivacité, vous avez fait hier de moi ce que vous avez voulu ; vous avez profité de la supériorité qu'un moment de faiblesse vous donnait sur mon esprit. Je n'entends pas vous en faire un reproche ; mais je ne veux pas non plus que vous me regardiez comme une conquête que vous allez traîner à la remorque de vos idées. J'ai proclamé Dieu à la vue des merveilles dont nous étions entourés ; mais sachez que jamais je n'ai nié son existence. Je vous ai exprimé un sentiment de reconnaissance, parce que j'ai cru voir dans vos efforts une intention pure : l'avenir seul nous apprendra si vous m'avez rendu un service. N'essayez point de me faire rétrograder d'un pas ; j'apprécie assez votre caractère personnel pour trouver dans votre société un agrément que je n'ai goûté avec aucun